

La dîme

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **73 (1934)**

Heft 32

PDF erstellt am: **23.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-225945>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

moins ? C'est que, ça va être sérieux, cette fois-ci.

— Je te crois, mon vieux. Mais n'ai pas peur. On est là. C'est pas pour rien qu'on a fait de la gym pendant vingt ans. Bon pied, bon œil. Qu'ils y viennent, ces poisons de Prussiens ! Le président de la petite section part aussi, tout fier de son grade de sergent. Sa belle-sœur lui fourre encore quelque chose dans son sac à pain.

— Ces vieux garçons, ça ne pense à rien. Sans moi, il partait sans un jeu de cartes. Ti possible, quel étourdi !

Au moment où le train s'ébranle, Rosine, la plantureuse épouse du maître-boulangier de l'endroit, lui crie encore :

— Fais attention, David, avec ton fusil. S'il est chargé, un malheur est si vite arrivé. Pourvu que tu me reviennes entier !

Et David de répondre, dans un gros rire :

— Te mets pas en soucis, Rosine. On dit tant de choses de ces Allemands. On verra bien. Ils veulent pas nous avaler sans boire. Au revoir ! Embrasse le petit !

Déjà, au tournant, là-bas, le dernier wagon disparaît. Lentement, le quai de la petite gare se vide. Sur le raidillon qui monte au village, ceux qui restent causent peu. Les femmes, les vieillards se retournent, rejoignant en pensées ceux que le train emporte vers l'inconnu. Chacun retourne lentement à son foyer, mais chaque visage trahit le souci commun, celui des femmes surtout. Bien sûr, devant les hommes, on faisait semblant de ne pas voir les choses en noir. Mais, sait-on ce qui nous attend ? Les reverra-t-on, ces hommes, ce père, ce frère, ce parent ? La Françoise, du Moulin, qui a la réputation de mener son mari un peu à la dure, paraît réfléchir. Elle s'arrête, pour souffler, à moins que ce ne soit d'émotion contenue.

— Tu sais, Fanchette, dit-elle à sa voisine. Au fond, il n'est pas tant mauvais, mon homme. Il faut seulement savoir le prendre. Pourvu qu'il ne lui arrive rien !

Et de son pas alourdi par cette pensée, elle continue la montée. F. Wælfli.

(De l'ancien « Gymnaste Vaudois », 25 novembre 1914).

LA DÎME

LA dîme nuisait à l'agriculture ; elle en était le fléau. Un curé disait à son paroissien :

— Maître Pierre, il me semble que si vous ôtiez les cailloux de ce terrain, que si vous le fumiez et le labouriez bien, et que vous y semiez du blé, vous pourriez y faire de bonne moisson.

— Me promettez-vous de n'y jamais dîmer, monsieur le curé ?

— Je ne puis renoncer aux droits de la cure.

— Hé bien ! moi, je vous donne le champ, si, en y faisant tout ce que vous dites, vous me permettez d'en recevoir la dîme.

ŒUFS DE POULES NOIRES

PENDANT cette guerre à Guillaume, qu'on ne se serait jamais cru de voir un tel commerce, y en a bien qui ont crié après les paysans, qu'ils vendaient leurs produits trop cher. Ils ont bon dos les paysans : il aurait seulement fallu qu'ils paient tant qu'à des quarante francs un pair de mauvais souliers, qu'ils s'arrachent les yeux pour une pièce de cretonne, qu'ils se saignent les quatre veines s'il leur fallait jamais acheter un pique, ou rien que le faire ferrer, et puis qu'en même temps ils vous laissent le lait pour rien, qu'ils vous donnent les truffes et qu'ils vous distribuent les œufs. Il semble qu'eux, ils n'auraient pas même le droit d'essayer de gagner quelque pauvre petite chose, tandis qu'on n'a rien à redire à ces gros fabricants qui brassent les cent mille et des fois les millions, ni à tous ces marchands qu'ils s'y connaissent toujours quand les prix lèvent et jamais quand ils baissent, ni à ces ouvriers qu'il faudrait tous les mois qu'ils aient une plus forte paie avec des journées plus petites. Non

pas que pour l'ouvrage, ceux de par la campagne ont toujours été là, même quand il fallait envoyer la jument avec les garçons pour se veiller les Allemands ou pour remettre à l'ordre ces vaunèses de compagnons de la bande à Lénine.

J'ai eu bien dit des fois : ceux qui pensent qu'on a tant de profit et d'agrément que ça à être paysan, ils n'ont qu'à prendre un train. Ils veulent assez reconnaître si on coule du lait pour rien et si le lard et la saucisse au foie vous poussent dans la cheminée comme l'herbe sur un ruclo. Pitié misère ! Quand on chiffre ce qu'il fallait payer seulement pour un pair de caïonnets de six semaines, et qu'on ne savait au Dieu monde avec quoi on pourrait les pousser à la graisse, et que pour tout c'était la même chose, ça vous fait quand même colère d'entendre ces gaillards par les cafés des villes qu'il semble quand ils causent qu'on aurait tout pour rien. Quoi ? c'est l'air du temps qui travaille. Nous, on n'a rien qu'à mettre le seillon sous les vaches, à porter au moulin, à saigner des porcs toute l'année, tandis que la bourgeoise n'a qu'à courir après les poules pour ramasser des œufs tout plein son tablier. Foin ou pas foin, recoupe ou pas recoupe, c'est tout la même chose : on n'a toujours qu'à prendre. Euh ! si seulement, va !

Ma fi ! c'est sûr que ceux de par la ville qui avaient goût à l'omelette ou bien à la salée aux œufs, ça leur coûtait gros au marché. Quand il leur fallait les payer jusqu'à des six ou sept francs la douzaine, on comprend qu'ils y regardaient et qu'ils tâchaient d'avoir au moins des œufs de sorte, non pas de ces crouyes petits que, sauf pour la couleur, on dirait, à respect, des grosses pétoles de chèvre. Et je vous corde bien qu'y a eu de ces femmes qui s'entendaient encore passablement à les cribler, qu'elles gardaient les beaux pour le ménage et portaient le reste au marché. Mais quoi ? si ceux qui vendent ont des fois leurs petites ruses, bien des clients qu'y a ne sont pas empruntés non plus pour ouvrir le sac aux malices.

Si vous avez connu le gros Mordatze d'Orbe, en voilà un qui savait toutes les rubriques pour avoir toujours le meilleur, sans même seulement se donner l'air d'y faire. Il faut bien dire que, pour être porté sur la bouche, il n'y en avait point à lui. Guerre ou pas guerre, il fallait qu'il se soigne. Alors, comme il trouvait que sa femme n'était pas assez intrigante, il faisait ses marchés lui-même : et du tonnerre s'il n'y raperchait pas toujours la fine fleur, pour le même prix que les autres n'avaient que de la brouillerie. Ecoutez-voir comment il s'y est eu pris pour acheter des œufs à la tante Caton, que c'est donc une brave femme qui vendait aussi bien les gros que les petits. Pour arranger le monde, sans travailler à perte, elle mettait toujours moitié des uns, moitié des autres. Mais ça n'arrangeait pas Mordatze : il ne voulait que les gros, lui.

— Et puis, tante Caton, qu'il lui fait comme ça, combien les faites-vous, vos œufs ?

— Tant et tant : c'est le prix du jour.

— Vouâh ! C'est d'antrement cher... Enfin, c'est bien comme vous dites : on n'en veut pas trouver à moins. Mettez m'en voir une douzaine... Ah ! mais, attendez seulement : c'est-il des œufs de poules noires ?

— Des noires, et puis aussi des blanches, des brunes, des grises : on s'en tient de toutes les bonnes couleurs.

— Oui ! Eh bien ! il vous faut me mettre seulement ceux des poules noires. Depuis que j'ai eu tant souffert de rebouilllements d'estomac, le médecin m'a bien recommandé de n'en pas prendre d'autres.

— Taisez-vous ! Ils sont tous pareils !

— Il paraît bien que non. C'est les humeurs qui ne sont pas les mêmes... Et que je m'y connais assez quand ma bourgeoise n'y fait pas d'attention.

— Et puis alors, comment voulez-vous que je fasse pour me retrouver dans ce tas ? Prenez l'un, prenez l'autre, c'est toujours : la poule m'a fait... Mais si c'est la noire ou la blanche,

pour le savoir il aurait fallu qu'on leur z'y pendre un sachet au dernier.

— Vouâh ! vous ne vous y connaissez pas plus que ça ! Eh bien ! laissez-moi faire, que je suis sûr de ne pas m'y tromper, quand ça ne serait rien que d'un.

Et voilà mon Mordatze qui t'en prend quel, ques-uns, les uns après les autres, qui fait état de les tourner contre la lumière du jour... Vous vous pensez si les petits étaient faits par les poules noires. Mais quand il en guignait des gros : « C'en est un », qu'il faisait. Et hardi ! dans sa pagnette.

Il avait déjà sa douzaine quand la Caton a compris la manie, qu'elle a levé les bras au ciel est s'est mise à crier :

— Heuh ! cette serpent d'homme, avec ses poules noires ! S'il n'a pas choisi tous les beaux. C'est-il possible au monde d'engueuser comme ça les gens ?

Ma fi ! Mordatze avait ses œufs. Vous vous représentez cette recaffée qu'il a faite, que la tante Caton n'a pas pu d'autrement que de s'éclaffer comme lui.

Gédéon des Amburnex.

LE MALADE VINGTIÈME SIÈCLE

LE malade va voir un médecin.
— Monsieur, je viens vous voir, je ne sais pas pourquoi, car ma maladie m'est parfaitement connue.

— Ah !

— Oui, monsieur. J'ai un eczéma, autrement dit affection herpétique.

— La maladie de notre époque.

— J'ai lu tout ce qui a été écrit à ce sujet... une bibliothèque entière.

— Permettez-moi de vous examiner.

— C'est inutile, docteur, complètement inutile. Mon eczéma n'est ni stalactiforme, ni muciforme. Il n'a rien non plus de furfuracé, ni de squameux. Il appartient au genre dénommé lichen féroce, à cause de sa ténacité.

Le médecin, stupéfait :

— Croyez-vous ?

— J'en suis sûr. Tous mes livres sont d'accord là-dessus.

— Alors, nous allons vous traiter pour le lichen féroce.

— Oh ! oh ! vous allez me traiter ! C'est bien vite dit. Comment allez-vous me traiter ? Par les alcalins ? Par le soufre ? Le soufre est bien démodé. Par l'arsenic ? L'arsenic abîme l'estomac. Hardy, dans ses écrits, a préconisé les sudorifiques, les bains russes... Voyons qu'allez-vous me faire prendre ?

— Ma foi, ce que vous voudrez.

— Les cristaux de soude ? Le goudron ?

— Choisissez vous-même.

— Hein ? Le goudron... Si nous faisons un essai avec le goudron ?

— Faisons un essai.

— Je vais acheter tous les ouvrages qui traitent du goudron et de ses divers modes d'emploi.

— C'est cela ; nous en causerons ensemble. (Après avoir écrit son ordonnance). Voici, monsieur, matin et soir... Quant au régime...

— Je sais, je sais, pas de viande saignante. Eviter le poisson et surtout les coquillages, les huîtres. A propos, que prescrivez-vous contre la grippe ?

— Heu ? Selon le médecin en chef de l'armée suisse...

— Oui, je sais, moi ; je prends des bonbons à l'eucalyptus et je prise du camphre... Je vous recommande cela, docteur, c'est excellent. Allez, au revoir, docteur !

Le malade dépose discrètement cinq louis sur le bureau du médecin et sort enchanté.

BONAPARTE A LAUSANNE EN MAI 1800

(Suite et fin.)

Le lendemain, 13 mai, Polier assiste au lever du Premier Consul. Celui-ci, sans perdre de temps, et après avoir manifesté sa satisfaction de la réception qui lui avait été faite, déclare qu'il va partir immédiatement pour Vevey où il doit passer une revue et de là pour Villeneuve. Le pré-